

« Silence » et le silence de Dieu, par Gaël Giraud

Par Gaël Giraud, le 20/2/2017 à 11h13

Gaël Giraud, jésuite, revient sur le film de Martin Scorsese, « Silence ».



Le film de Martin Scorsese semble poser une question redoutable : le silence de Dieu devant la souffrance humaine, que signifie-t-il ? Le cinéaste ne répondra pas dans ce film, lequel se clôt sur une sentence énoncée en voix off : « *Dieu répondra...* » Mais quand ? Ce n'est autre que la question posée dans l'Apocalypse : « *Jusques à quand tarderas-tu à faire justice ?* » (Ap 6, 10).

Silence situe ce mystère aussi vieux que la souffrance elle-même au cœur du drame des paysans japonais chrétiens et pauvres du XVII^e siècle, soumis à une répression d'une rare cruauté. Et au cœur du drame éprouvé par les missionnaires catholiques, notamment des jésuites portugais, venus évangéliser l'archipel dans le sillage de saint François-Xavier. Tout tourne, en effet, autour de deux d'entre eux, Ferreira et Rodrigues, qui finirent par abjurer leur foi pour épargner d'inutiles souffrances aux chrétiens japonais torturés.

À lire : « Silence », la quête spirituelle de Martin Scorsese

Scorsese (et avant lui le romancier japonais catholique **Shūsaku Endō**, dont il s'inspire) semble entremêler deux thèses qui convergent vers la même conclusion : il valait mieux abjurer. La première est que le christianisme est une religion qui ne veut pas la souffrance de l'homme, de sorte que, placé dans une situation perverse, il était préférable de renoncer à son orgueil de prêtre occidental et de sauver des vies. Renoncer à s'affirmer chrétien serait alors le meilleur moyen de le rester. La seconde thèse est que la civilisation japonaise, bouddhiste par essence, serait intrinsèquement étrangère au christianisme. La prétendue visée universaliste de ce dernier serait simplement l'héritage de l'enracinement occidental du christianisme. Une ambition mise en échec par la singularité nipponne que nos braves missionnaires n'avaient pas vraiment pris la peine d'apprendre à connaître.

Sauver la vie d'autrui est évidemment un motif légitime pour consentir à se compromettre en apparence face à des régimes dictatoriaux. De même, l'expérience évangélique n'a jamais pu se transmettre sans un travail, de l'intérieur, des référents culturels au sein desquels elle a d'abord été explicitée. Pourtant Matteo Ricci, astronome jésuite italien qui, à la même époque, entrera à la cour de l'empereur de Chine, et deviendra un authentique mandarin, témoigne de ce que cette intelligence de l'inculturation n'était pas étrangère aux jésuites du Grand Siècle. Néanmoins, le film ne semble pas vouloir s'arrêter à ces constats somme toute bien connus. Il suggère en effet que les deux jésuites apostats ont collaboré avec le régime japonais dans sa rage obsessionnelle à détruire tout signe chrétien, tout en conservant leur foi *in petto*, dans la plus absolue discrétion. En affichant ce renoncement à toute manifestation extérieure de leur fidélité religieuse, Scorsese veut-il faire l'apologie d'un christianisme intimiste, rangé au rayon des spiritualités intérieures ? Pareille lecture du film n'est pas impossible. Et c'est cela précisément qu'il faut questionner.

Je doute fort que nos amis bouddhistes endosseront les tortures infligées par l'inquisition japonaise comme faisant partie de l'essence de leur sagesse. Il est aussi permis de douter que ce raffinement sadique fasse partie de l'essence d'une « culture japonaise ». De quoi, alors, la traque subie par les chrétiens au début de l'ère Tokugawa est-elle le nom ? D'un totalitarisme aussi tristement banal que cruel, qui tente d'exercer un contrôle policier des comportements de tous, et d'en exclure toute trace du christianisme. Résister, d'une manière ou d'une autre, à un tel totalitarisme, ce n'était donc pas manquer de compréhension à l'égard de la civilisation japonaise, si énigmatique soit-elle. C'était faire œuvre de justice.

Ce qui semble échapper au film *Silence*, c'est que l'expérience chrétienne est éminemment politique, et que les martyrs – chrétiens ou non – ont toujours et partout été les témoins souffrants d'une résistance à l'oppression. En témoignent, en France, Jean Moulin et les martyrs de la Résistance, qu'ils fussent chrétiens, communistes ou gaullistes. Ou encore, parmi tant d'autres, les six jésuites assassinés au Salvador en 1989 par la junte militaire d'extrême droite alors au pouvoir. La question, dès lors, n'est plus celle de savoir si je dois « tenir » ou « abjurer », mais comment s'organise la résistance à la dictature. Peut-être passe-t-elle par une apostasie de façade, peut-être par un entrisme intelligent au sein des structures de pouvoir, susceptible de conduire au tyrannicide, peut-être par un christianisme catacombaire en attendant des jours meilleurs. Les chrétiens qui, en Pologne, résistèrent à la dictature communiste ont utilisé tous ces stratagèmes.

À lire : **L'expérience de la foi, dans « Silence » de Martin Scorsese**

Et c'est cela qui manque dans *Silence* : le point de vue des Japonais eux-mêmes, chrétiens ou non, par-delà le cercle étroit des collaborateurs du régime. Le point de vue des vaincus, dont certains survivants ont gardé la mémoire dangereuse du Crucifié. Si, d'ailleurs, le régime japonais a cherché par tous les moyens à éradiquer leur foi, n'est-ce pas justement parce qu'elle représente bien plus qu'une expérience intimiste, mais, bel et bien un engagement politique dangereux pour les régimes totalitaires ?

Aux questions piégées d'un pouvoir politique qui ne respecte plus l'humain, le Christ a certes répondu par le silence (Mt 26, 63). Non pas le silence d'un Dieu retiré des affaires des hommes,

mais celui d'un homme condamné par avance pour avoir troublé l'ordre public de l'occupant romain. Celui d'un Dieu qui refuse de se compromettre avec les jeux pervers du pouvoir humain. Au péril de sa vie. Silence des victimes dont la mémoire restera un danger tant que le Ressuscité continuera d'appeler les femmes et les hommes d'aujourd'hui à la liberté.

Gaël Giraud